

I

Sur la banquette arrière, Lefort tripote avec nervosité son Sig Sauer, semi-automatique officiel de la maison. Il éjecte le chargeur de seize balles, puis le réenclenche. Puis recommence, avec la régularité d'un métronome.

— Jérémie, arrête !

— Quoi ?

— Arrête avec ton flingue. Ça me stresse !

Il souffle bruyamment comme un gamin à qui on interdit de jouer au ballon dans la cuisine sans se justifier. Pourtant, il obtempère, ouvre son blouson et vient glisser son arme dans son holster.

— Voilà. C'est bon. J'vérifiais juste qu'il était bien chargé, marmonne-t-il.

Sa mauvaise foi ne me fait ni chaud ni froid et je ne rajoute rien.

Nous poireautons dans la voiture depuis trois heures vingt, maintenant. L'horloge du tableau de bord indique dix-sept heures douze. La nuit commence à tomber.

La température dans l'habitacle ne doit pas dépasser les douze degrés, et je monte une nouvelle fois le col

de ma doudoune sur mes joues. Pas possible de mettre le moteur en marche pour avoir un peu de chauffage : je ne veux pas faire foirer l'opération pour une ânerie comme celle-là. Bogdan Milanković est le genre de mec à posséder un radar anti-flic intégré et, pour lui, une voiture qui tourne au ralenti sans bouger est aussi visible que le nez au milieu de la figure. Un nez de clown, cela va sans dire.

À mes côtés, Anissa porte à ses lèvres ses deux mains fermées sur une balle de ping-pong imaginaire et souffle dedans.

C'est une jolie fille qui affiche une beauté simple. Sa peau est légèrement hâlée, ses lèvres sont pleines et ses yeux sont aussi noirs que ses cheveux qu'elle tient noués en une sage queue de cheval.

Ses pommettes sont hautes et creusent sur ses joues de discrètes fossettes qui accentuent l'ovale de son visage. Elle porte un jean et un blouson bleu marine un peu trop grand. L'ensemble n'est pas très féminin, mais, c'est indéniable, il est fonctionnel et lui va plutôt bien.

— Tu as froid ? je demande.

— Un peu. En fait...

Elle suspend sa phrase comme si elle réalisait soudain que cela ne nous intéresserait pas. C'est raté ! Comme tout bon flic qui se respecte, j'adore les non-dits, les silences trop longs, les lapsus. Chez un suspect, ce sont autant de signes qui me poussent à chercher plus loin. Pour trouver ce qu'ils cachent.

— En fait ? je l'engage à poursuivre.

— Je souffre de la maladie de Raynaud. Enfin, je souffre, c'est un bien grand mot. C'est chia... C'est pénible, quoi.

— C'est quoi ce quetru ? lâche Jérémy. C'est le même

Raynaud que l'autre vieux qui faisait des vieux sketches pas drôles, là, en noir et blanc ?

— Tu veux parler de Fernand Raynaud ?

— J'sais pas, oam ! Tu sais, *Le trente-deux à Aubervilliers*...

— *Le vingt-deux à Asnières*, je précise.

— Ouais, pareil, bougonne Jérémy.

— Non, ce n'est pas le même. Mais ça s'écrit pareil, nous apprend Anissa.

— Et c'est quoi, alors ? insiste le lieutenant.

— C'est une vasoconstriction des petites artères situées sous la peau. Au niveau des doigts.

— Vaso quoi ?

Jérémy Lefort m'épuise, parfois. Maintenant, comment reprocher à un flic d'être curieux ?

— C'est un engourdissement des extrémités qui ne sont plus irriguées quand il fait trop froid. Ça fait ça.

Elle tend ses mains devant elle. Ses doigts n'ont pas la même couleur que ses paumes. Ils sont pâles, presque blancs. On dirait qu'elle a enfilé des mitaines.

— Ah ! Chelou ! s'exclame Lefort. Ça fait mal ?

— Non, pas vraiment, confesse-t-elle.

— Et ça dure longtemps ?

— Bon, Jérémy ! je l'interromps sèchement. Tu veux faire un exposé sur le sujet ou quoi ?

— J'me renseigne, c'est tout !

— Ça dépend. Généralement, ça passe tout seul dès que j'ai un peu plus chaud.

— Il doit y avoir des gants dans la boîte à gants, je lui propose. Logique...

Je me penche et appuie sur la trappe de la plage avant qui s'enfonce un chouia avant de s'ouvrir au ralenti. Chuintement presque inaudible. Un plan de Paris, une

boîte de cachous *Lajaunie* – et je pense aussitôt à la blonde de la pub qui agitait son énorme poitrine pour vanter les mérites de ces paillettes de réglisse –, un vieux ticket de parking et ma paire de gants en cuir noir. Ceux que mon ex-femme m’a offerts au début de notre mariage.

— Non, merci, commissaire.

— Ah ? J’ai cru que tu voulais te réchauffer les mains.

— Oui, confirme-t-elle bizarrement.

— Et donc ?

— C’est pas bon de porter des gants. Pour la gâchette.

— C’est à l’École de police qu’on t’a appris ça ?

— Non. Enfin, si... Enfin, c’est logique, non ?

— Et si tu as les doigts gelés, tu crois que ce sera mieux ? Pour la détente, j’entends.

— J’sais pas.

Je me tourne vers elle. La regarde. Elle a une petite moue amusante, une « amousante ». Néanmoins, j’estime qu’il est temps de se reconcentrer. Nous ne sommes pas ici pour tailler le bout de gras sur les doigts de made-moiselle.

— De toute façon, on est bien d’accord : tu restes en retrait. Tu es là en tant qu’observatrice. Pas question que tu touches à ton pétard ! Je suis bien clair là-dessus ?

— Le commissaire divisionnaire m’a dit que...

— Bastien est un ami, mais c’est un ami qui est dans les bureaux depuis plus de dix ans ! Alors, sauf le respect que je lui dois, pour tout ce qui concerne le terrain, ses conseils sont merdiques ! Au trente-six, c’est lui le boss ; dans la rue, c’est moi !

Je ne le lui dis pas, elle le découvrira bien assez tôt, mais, dès mon arrivée à la tête d’une section de droit

commun, j'ai tout de suite fait savoir que j'avais l'intention de mettre les mains dans le cambouis, qu'il n'était pas question pour moi de rester dans mon bureau à attendre que cela se passe. J'aimais et j'aime toujours autant le terrain, les filoches, les planques.

— Tu ne touches pas à ton flingue et tu restes derrière moi. Si tu me passes devant, tu prends une praline dans les fesses, c'est OK pour toi ?

Comme elle ne répond rien, je lui extorque son consentement :

— C'est OK pour toi, Anissa ?

— C'est OK, dit-elle, boudeuse.

Comme si j'avais besoin de cette morveuse à mes côtés aujourd'hui. Elle a débarqué il n'y a pas deux mois à la brigade, et voilà que Bastien me la colle dans les pattes pour l'épilogue – enfin, je l'espère – de l'affaire Milanković. Un épilogue qui a toutes les chances de s'avérer houleux, Bogdan n'ayant pas la réputation d'être un tendre ni de porter les flics dans son cœur.

Bogdan Milanković. Quarante-six ans. En juillet 1995, aux côtés du sinistre Ratko Mladić, il aurait participé activement au massacre de Srebrenica ayant coûté la vie à plusieurs milliers de Bosniaques. Si aucune image, aucune vidéo n'existe qui prouverait son implication à ce génocide de façon formelle, on sait pourtant de source sûre (témoignage de Saša Cvjetan jugé en 2004) qu'il commandait une phalange des Scorpions, ce groupe paramilitaire serbe formé en 1991, dont le chef était Slobodan Medić.

Il disparaît de la circulation peu de temps après les accords de Dayton et se met au vert, histoire de se faire oublier du Tribunal pénal international pour l'ex-

Yougoslavie. Qui l'oublie. On le voit réapparaître au début des années 2000, en Italie, où il s'illustre dans diverses affaires de drogue ayant lien avec la Camorra. Son nom apparaît aussi dans un scandale d'ordures ménagères, enfouies illégalement près du petit village de Sant'Antonio Abate, en Campanie, pour lequel il est jugé et condamné par contumace à six années de prison. Il s'évapore à nouveau avant de refaire surface au début de l'année dernière, sur la Côte d'Azur, à la tête d'un important trafic de cocaïne, héroïne et autres substances illicites en tous genres.

Il a les Stups sur le dos depuis son entrée sur le territoire, mais, si quelques-uns de ses hommes de main sont tombés, il a réussi à passer entre les mailles du filet. Jusqu'au mois dernier.

Un certain Silvio Polini est retrouvé égorgé dans un hôtel de passe du centre de Cannes. Sa tête n'était plus attachée au reste de son corps que par ses vertèbres cervicales. Il gisait dans une mare de sang impressionnante, qui avait presque recouvert tout le sol de la piaule. Ce petit malfrat transalpin, connu pour être en commerce avec Milanković, aurait manifestement tenté de le doubler, et mal lui en a pris.

C'est Bogdan lui-même qui s'est chargé de lui faire comprendre son erreur, faisant passer un message fort à tous ses autres collaborateurs par la même occasion : on n'entube pas Milanković sans que cela reste impuni. Hélas pour lui, le gérant de l'hôtel, d'ordinaire aveugle, a su négocier l'effacement de son ardoise personnelle en le reconnaissant sans aucune hésitation.

Qui dit meurtre dit brigade criminelle. L'affaire Milanković a donc atterri sur le bureau du commis-

saire Foccini, patron de la SRPJ¹ marseillaise, puis sur le mien, au sommet de la pile des dossiers urgents, après qu'un cousin a affirmé aux flics de la Canebière que le Serbe était monté vers la capitale. Un mois d'enquête, de renseignements et de filatures pour, la semaine dernière, lui remettre la main dessus ici. Il se planque dans un petit appartement de la rue du Château, dans le XIV^e arrondissement. Un choix étonnant pour un habitué des cavales comme lui : un studio au rez-de-chaussée, dont l'unique fenêtre donne sur une cour intérieure. Une seule entrée, celle de devant. Le cueillir ne s'annonce pourtant pas comme une partie de plaisir. Ce gars a du sang sur les mains, les bras, les jambes, le torse (partout, quoi !) et un brassard orange avec POLICE écrit dessus n'est pas du genre à l'impressionner. Si un collègue est dans sa ligne de mire et qu'il se sent acculé, il ouvrira le feu.

Mission délicate, donc. J'ai demandé l'aide des gars de la brigade de recherche et d'intervention, la BRI, sous le commandement du commissaire Hébert.

Patrick Hébert a un an de plus que moi. C'est un grand gaillard qui doit flirter avec le mètre quatre-vingt-dix pour une centaine de kilos, dont pas un gramme de graisse. Il a un visage assez long, des yeux très clairs, presque transparents, qui lui confèrent un air doux. Mais il ne faut pas s'y fier, Patrick déteste rester derrière son bureau. Il adore quand ça tangué. Son truc, c'est l'action, et sa drogue, l'adrénaline. Nous avons fait nos premières armes ensemble, à la BRB, la brigade de répression du banditisme. Il était affecté à la section « voie publique générale », tandis que j'apprenais le job à la section « autos ». Notre amour du terrain nous a donné

1. Service régional de la police judiciaire.

plusieurs fois l'occasion de fouler le macadam parisien ensemble à la poursuite d'un margoulin commun. Nous avons partagé quelques planques dans quelques sous-marins¹ déglingués, nous avons pris quelques cuites pour fêter les départs des vieux briscards, les arrivées des bleus. Bref, nous avons forgé une solide amitié qui dure encore malgré nos nouvelles affectations et, chaque fois que j'ai besoin d'un soutien logistique, j'aime faire appel à lui.

Lui et ses gars ! Ils sont six, avec tout l'attirail de cow-boy, à attendre sagement mon feu vert dans la fourgonnette banalisée blanche qui est garée trois places devant nous. Au top, ils s'éjecteront comme des diables de leur boîte pour fondre sur Milanković. Tout est prêt et, s'il n'y avait le bémol Anissa Chihab, lieutenant de police stagiaire, tout serait parfait. Ne manque plus que Bogdan !

J'attrape le micro de l'Acropol² et joins le commandant Letellier qui est collé aux basques du Serbe depuis deux jours déjà.

— Nils pour Alain. Tu me reçois ?

Un léger craquement, puis la voix posée du commandant :

— Oui.

— On en est où avec Winnie l'ourson ?

— Winnie vient de boire sa douzième vodka comme s'il s'agissait d'un verre de lait. Il est toujours au comptoir et discute avec le gérant en sirotant verre sur verre. Le patron est en train de lui en resservir, d'ailleurs. Merde ! Il est bien au chaud à s'envoyer de l'alcool de patate pendant qu'on se gèle en l'attendant. Il n'y a

1. Sous-marin : véhicule banalisé utilisé pour les planques.

2. Automatisation des communications radiotéléphoniques opérationnelles de police.

vraiment pas de justice... Mais cela va changer ; nous sommes là pour ça.

— Ça va, toi ?

— Je suis frigorifié, avoue Letellier. Il ne fait pas si froid que ça, mais l'air est humide, et j'ai l'impression qu'il traverse mes vêtements.

— Tu es où ?

— Assis à l'arrêt de bus de la place Moro-Giafferi.

— Tu ne restes pas en place, hein ? Tu bouges ; il ne faut surtout pas qu'il...

— Ne vous inquiétez pas.

Je ne veux pas le lui dire, mais, si, je m'inquiète. Alain est un excellent flic. Un enquêteur hors pair, doté d'une culture encyclopédique. Il est sorti major de sa promotion malgré un tout petit sept sur vingt à l'épreuve physique. C'est mon rat de bibliothèque préféré. Intelligence pratique, connaissance des dossiers, faculté d'analyse font de lui un élément très précieux, et nous formons un binôme aux statistiques de résolution qui font des jaloux (plus de quatre-vingt-dix pour cent). Toutefois, il refuse de porter une autre arme qu'un bouquin. Je ne lui en veux pas, mais je fais tout pour ne l'emmener sur le terrain qu'en cas d'extrême nécessité. La filature de Milanković m'a semblé en faire partie. Un ancien militaire, qui a connu les champs de bataille, entendu siffler les balles et taquiné la mort de près – ce qui n'est pas si courant de nos jours – possède, comme les animaux, un sixième sens que seul un stratège comme Letellier peut contrecarrer. Mais, bon, avoir confiance n'empêche pas de s'inquiéter !

— Si ça peut te consoler, on se gèle aussi. Tu nous préviens dès qu'il bouge !

— Comme prévu !